

John Burnside

Champs

traduit de l'anglais par Françoise Abrial

John Burnside est né en 1955 dans le comté de Fife en Ecosse et il réside près d'Édimbourg. Il a publié sept recueils de poèmes, deux romans et des nouvelles. En traduction française, des poèmes ont paru dans les revues *Poésie*, *Europe*, *Poésie 98*, *Contre-Vox*.

Sur mon corps putrescent pousseront des fleurs, et je suis en elle, et c'est là l'éternité.
Edvard Munch

I ENSEVELISSEMENT

Comment les morts sont disposés
ou comment
ils en viennent à reposer
en cela je me reconnais
insomniaque
bras
coudés
ou croisés :
enfants portant calotte
soldats aux souliers ferrés
ou bien sandales posées comme des présents
à côté de leurs pieds
prêtres aux portes de la mort
ou de l'au-delà
vêtements sacerdotaux tachés de malt
et carbone
doigts rincés
à la camomille
ou mielleuse reine-des-prés
me ressemblent
allongé éveillé à tes côtés

comme s'il y avait autre chose
quelque tâche ou rite
inachevé.

Autrefois

dans la campagne de Fife
et d'Angus
les fermiers gardaient
un arpent de terre
non cultivé
non labouré
pour héberger ce muet
accord avec les morts
choisissant parmi tous leurs champs
un lopin désert
à l'odeur ou au goût adéquat
une maison de rêves.

Ils l'encerclaient d'un mur
et l'appelaient Terre du seigneur
ou Arpent du diable

et d'aucuns disaient qu'ils faisaient toujours le bon choix
connaissant l'essentiel de la chose
le noir contenu dans le vert
de l'entrelacs
même si je ne peux croire qu'ils prenaient
ce tremblement de l'herbe
les jours sans vent
pour l'œuvre du diable :
pourtant
là où ils découvraient de vieux os
du sang versé
là où cessaient les chants d'oiseaux
et où jusqu'à midi s'attardait l'obscurité
ils reconnaissaient quelque parenté avec les morts
avec les corps découverts
dans les champs en contrebas
visages mous
encore naturels
herbe et racines
poutrissant dans les entrailles.

Ils faisaient le bon choix
 devinant les mystères du lieu
qu'ils abandonnaient aux pipistrelles
et aux geais.

 Alors que j'avais cinq
ou six ans
 – je ne me souviens plus –
les terres sur des kilomètres furent touchées par la fièvre aphteuse

et mon père
 content d'avoir du travail
parcourait toute la région
 pour creuser les fosses
des troupeaux abattus.

D'une ferme à l'autre sur des kilomètres
 dans le jour pâissant
il travaillait du matin
 jusque bien après le crépuscule
puis rentrait à la maison par le dernier bus
 manches de chemise piquées
de chaux et de poussière.

Cette année-là notre voisine
 Agnès
 est morte :
corps couvert d'excroissances
 noirceur
serrée entre les lèvres
comme une couture.

Je pensais qu'elle avait été atteinte par la fièvre :
brouillard de maladie qui s'étendait
 à nos cuillères et couteaux
et bouteilles dans la cour de récréation
bouchées à la crème

et qui attendait que mon père commence
à le démêler
 comme de la ficelle.

Debout dans la cuisine j'ai regardé
 ma mère

lui préparer son repas
surpris qu'il ait l'air aussi solitaire
aussi fatigué soudain
trace indistincte d'une souffrance inexprimée
sur ses lèvres et ses yeux
j'ai traîné tout l'après-midi
tandis qu'amis et inconnus
vidaient la maison que la voisine avait gardée intacte
et silencieuse comme une chapelle
air chargé d'une odeur
de Glassex.

Ils ont travaillé toute la journée
concentrés
et méthodiques
ont vidé les pièces
les armoires
les placards silencieux
plié ses manteaux d'hiver et ses châles d'été
mis en boîtes ses chaussures
ses lettres
son maquillage
et tout emporté
en d'autres pièces
défraîchies par le temps
infectées.

Je me souviens à peine :
quelque chose que j'ai cru percevoir
la sensation d'un fossé
de veaux aveugles portés en terre
et pendant des semaines un cauchemar
de coups de feu
de chair enterrée

encore
lorsque je suis allongé nu sur notre lit
je sens mon père qui attend
et je me tourne
comme dans un rêve
pour qu'il fasse demi-tour
regagne le feu
et me laisse reposer.

II DEUX JARDINS

Lorsque nous sommes arrivés tout n'était que chiendent et ronces,
colonies de rue parmi les épines,
un arbuste sans feuilles à l'odeur de créosote
qui mijotait dans la chaleur.

J'aimais bien ce jardin. J'aimais ses immobilités :
la serre en ruine envahie par les plantes grimpanes,
les filons de cendre, les flaques de pluie croupie.
Parfois nous trouvions d'étranges crottes sous la haie :
blaireau ou renard, disais-tu ; mais il y avait un parfum
d'agrumes, et je ne cessais d'imaginer
une créature aux os souples sous la remise,
égarée de son but, enveloppée de musc et d'épines.

Au printemps nous nous sommes mis au travail, avons marqué nos limites
et découvert le plan en filigrane dans les mauvaises herbes,
implicites parterres, suggestion de bassin.

Tu as dégagé les tessons de porcelaine
des saules illuminés, les débris de croissants de lune ;
j'ai ramassé le mâchefer, les étiquettes, un jeu incomplet
de Léo.

En regardant les feux cet été-là
je me demandais ce qui brûlait : os vivant,
poches de soie et résine, œufs et frai,
et, plus tard, j'ai vu ce que nous avons perdu :
soumise à notre usage, inanimée,
la terre se mesurait en briques et cordeaux,
un barbecue, un patio dallé.

Les travaux sont terminés maintenant ; mais à la nuit tombée
je sens les créatures s'éloigner en frissonnant,
abandonner une absence que nous acceptons
comme naturelle : les arbres sans bourgeons,
le silence là où disparaît le merle.

Parfois les fantômes sont presque visibles
entre nos treillages et nos fauteuils pliants :
tout comme ces vieux ports qui resurgissent
derrière le brouillard ou la pluie, comme ces bourgs qui se dissolvent
pour nous faire don d'un crépuscule d'air lumineux,
le jardin que nous avons détruit est presque là,
rien que des traces et allusions, rien de tangible,
mais quelque chose que j'ai toujours voulu :
un fil de pechblende qui s'épanche à travers un caillou,
de la neige qui tombe toute une matinée et annule la pelouse.

III TERRE DU SEIGNEUR

Il y avait quelque chose que je voulais trouver,
je rentrais chez moi tard la nuit, les doigts
émaillés d'argile,
des fleurs de chène prises dans mes cheveux, les plis de ma veste
chargés d'aphis.

Je dormais dans mes vêtements de travail
et sortais dans le babeurre de l'aube
pour recommencer.

Parfois je me retournais et je le voyais à travers les feuilles,
visage semblable au mien, mais dénué de désir,
pure moquerie, précision du dessein,
sournoiserie du braconnier, charme simple du boucher.

La maison s'emplissait lentement des preuves
que je rapportais : vieux métaux, racines tordues,
flacons d'eau et limon, lambeaux d'étoffe.

Sur le chemin de l'église mes voisins me croisaient
me prenaient pour un fou, sans aucun doute, pourtant je voyais bien
que leur Dieu omniprésent n'était
ni ici ni là-bas.

Qui a donné la gale aux moutons ? Qui a fait cailler le lait ?
Qui donc a couvert de duvet le ventre des filles restées sans voix ?

Ils savaient, ils faisaient leurs offrandes ordinaires
et s'estimaient en paix. Mais il était toujours avec eux.
Ses pensées secrètes étaient inscrites dans leurs veines
et lorsqu'ils rêvaient de musique, c'était de la sienne,
et lorsque moi je rêvais, je le nourrissais dans l'obscurité,
sans femme et silencieux, sans conversation.

Il savait ce que je voulais ; je savais ce que jamais je n'oserais ;
allongé seul dans le noir, brûlant de fièvre,
traversant les champs sous la pluie, chez moi et égaré,
la sensation de sa chaleur récente
sur le bout de mes doigts,
le goût de son corps gravé sur l'herbe
sauvage qui courait le long des murs
ou encerclait le champ en contrebas,
absorbant le jour,
donnant forme aux hypothèses des enfants.

IV AUTRE VIE

Fais vite quand tu enclenches la lumière
et tu verras les ténèbres
c'était ainsi que mon père le formulait

saisir

l'autre vie des choses

avant qu'un regard

ne les immerge.

Fais vite

et tu verras le diable derrière toi
et il souriait en grimaçant

debout dans le jardin

– nettoyant sa tondeuse

essuyant chaque lame l'une après l'autre

avec un chiffon de coton

l'herbe écrasée et le jus vert vif

qui tachaient ses ongles de pouces

et ses articulations de doigts.

Il semblait toujours

transfiguré par ce travail

heureux de la chaleur de son corps

et de l'odeur

du regain.

Il fumait derrière la remise

ou filait

se réfugier sous l'avant-toit

le mégot

blotti au creux de sa main

protégé de la pluie :

un homme vêtu d'une vieille chemise blanche

d'un jean

avec des brodequins qu'il avait achetés pour un travail

qui resta inachevé.

Plus tard

après sa mort

j'ai enterré ces vêtements dans un champ au-dessus de la ville

où j'avais trouvé une tanière abandonnée parmi les pierres

au goût d'eau

puis de mousse

puis de quelque chose

de plus âcre

comme une allumette enflammée jetée sur l'herbe
 ou bien comme l'odeur qu'il avait un jour,
 de retour de la fosse
 le corps imprégné de gaz
 et d'anthracite.
 Je me rappelle encore
 quelque part dans la chair
 endormi et éveillé
 à quoi ressemblait le corps
 que j'avais créé
 la chemise et le jean vides
 les souliers ferrés
 et j'étais resté assis plusieurs heures
 dans ce repaire humide
 où quelque chose aurait dû changer
 comme s'altèrent
 la peau et les os
 et une nouvelle vie se libère de la terre
 – débarrassée d'une mue visqueuse de jaune d'œuf
 ou de feuilles enchevêtrées,
 douée d'absence
 et d'une langue différente –
 mais je n'y ai trouvé que moisissures et traces
 là où quelque chose avait fui en rampant
 pour aller se nourrir
 ou mourir
 ou que sais-je
 pourtant depuis des années je veille tard
 et pense à une autre chose encore
 à une chose à demi discernée
 l'attraction du retenu
 la joie étrangère
 goûtées cet après-midi-là
 et abandonnées
 lorsque je suis descendu de la colline pour rentrer,
 le monde tangible tout autour de moi.

(Poèmes extraits de *The Asylum Dance*, Jonathan Cape Ltd, 2000).